Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 50 (2000)

Heft: 4: 50 Jahre SZG = 50 ans RSH

Artikel: Quelques réflexions rapides sur le passage des revues du papier au numérique

Autor: Baldner, Jean-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-81291

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques réflexions rapides sur le passage des revues du papier au numérique

Jean-Marie Baldner

Zusammenfassung

Wie werden die wissenschaftlichen Zeitschriften nach der bekannten Krise nun noch die Hürde der elektronischen Verbreitung nehmen? Die Frage geht jedenfalls über das Dilemma Tradition/Moderne hinaus, wie sich auch die künftigen Optionen nicht nur im Rahmen der gewöhnlichen elektronischen Reproduktion der Zeitschrift bewegen. Internet öffnet gewiss neue Diffusionskanäle, stellt zugleich aber auch die schwierige Frage nach der Identität der Zeitschriften. Diese Probleme werden hier im Hinblick auf eine eben erst begonnene Debatte aufgeworfen.

L'abonnement à une revue est presque autant un acte matériel qu'un acte intellectuel. Acheter, posséder un exemplaire ou une collection complète, c'est disposer de ressources immédiates ou différées, de références pour les débats actuels et futurs, c'est aussi, sans même l'âme du collectionneur, le plaisir d'un objet, de sa matérialité, celui de feuilleter, de fureter, de jeter un œil sur un article lu et relu, de s'arrêter sur une phrase connue ou reconnue dans de multiples environnements qui ne sont pas nécessairement de travail. C'est emplir le temps d'un transport en commun. Beaucoup couvent ainsi une nostalgie en réaction à la prétendue disparition programmée du papier. Il est vrai qu'aujourd'hui de nombreuses revues, si leur comité de rédaction n'a pas fait le choix ou se masque les yeux d'une attente à l'horizon indéfini, hésitent, tergiversent entre le tout-papier, le tout-électronique et un mixte redondant ou différentiel.

La question est plus complexe que l'option modernité/tradition dont les arguments sont aussi inépuisables qu'indécidables. Elle se pose en termes d'identité (buts et orientations, thèmes et méthodes, formats textuels, écriture et argumentation de la revue, auteurs et publics cibles ...),

de droits et de reconnaissance (le texte dans et hors de la revue ...), de relation entre les auteurs et les lecteurs (statut des textes et des rédacteurs, accès au texte, légitimité et authentification textuelles, confusion auteur-lecteur ...), de diffusion (multiplication des canaux de diffusion non maîtrisés, éclatement des structures traditionnelles ...), de finances (coûts de production, de diffusion, achats au numéro, voire à l'article, abonnements ...), de postures de production, de postures d'utilisation et de citation, de langue de production (monolinguisme, bi- ou plurilinguisme au niveau des textes, des résumés, des tables, des moteurs de recherche ..., pidgin mondialiste ...), de modalités destinées à la répertorier, d'accès.

Confrontées à ces questions, les rédactions ont autant de raisons de s'inquiéter que de se réjouir. Inutile de revenir sur la «crise» des revues: diminution des moyens de diffusion, raréfaction des lecteurs, et notamment des abonnés, sollicitation à l'aune quantitative des auteurs. La question est entendue, l'âge d'or est par définition passé. Inutile non plus d'entendre chacune de ces causes, la bibliographie est immense. Au vu des sites de revues de sciences humaines et des velléités d'avatars papier–électronique, l'exigence semble plus aujourd'hui de s'interroger concurremment sur les dimensions de l'écriture et de la lecture des articles scientifiques lors du passage et ce d'autant plus que professeurs et chercheurs, notamment les historiens, n'ont jamais été avares d'un retour sur leur propre écriture laissant souvent à d'autres, pédagogues et didacticiens, à la reconnaissance moindre dans la discipline, le souci épistémologique de la lecture.

Il ne nous appartient pas de minimiser l'importance de la conservation de la visibilité, de l'identité, de l'authenticité et de la légitimité d'une revue dans la reproduction et la diffusion électroniques plus ou moins ouvertes à une formalisation papier. L'enjeu est de taille et la nécessité souvent s'impose au moins de manière transitoire: c'est pour la revue une autre visibilité et une accessibilité accrue (indexation, recherche sur les titres, les auteurs ..., recherche plein texte). Mais l'Internet ouvre bien d'autres voies qui sont ou devraient être parties de l'argumentaire dans la confrontation des supports. En dehors de la présentation de banques de données (textes, images, statistiques) ou du guidage de la navigation dans celles-ci, les auteurs en sciences sociales, et particulièrement les historiens, ont majoritairement laissé sur la touche les potentialités hypertextuelles du média. La plupart des sites de revues, quand ils ne se limitent pas à l'utilisation de l'hypertexte dans la mise en relation d'un sommaire et de textes, en restent à des fonctions basiques: indexation, mise en relation de résumés, de textes courts et de textes

longs, liens sommaires entre la titraille, les paratextes et les textes ... mais, à la fin, lu sur écran ou imprimé, le texte ne se différencie pas dans sa linéarité argumentative. Un des enjeux forts de la numérisation des revues se moule dans la réceptivité. Sans reprendre au sens plein la terminologie des sciences de l'éducation, on doit bien reconnaître que le lecteur d'un article, dès lors que le texte s'affiche dans toutes les potentialités hypertextuelles, se transforme sinon en manipulateur argumentatif, en jongleur de ses unités sémantiques: dans un contexte hypertextuel développé, l'auteur de l'article doit admettre que la version ultime imprimée entre les mains des lecteurs est potentiellement plurielle et plus ou moins distante de celle qui légitime sa position dans le monde des chercheurs. On en est encore très loin, l'écriture hypertextuelle se présentant encore majoritairement comme consultation.

Cependant, ce sont toutes les formalisations de l'écriture des sciences sociales et d'une certaine façon les processus de reconnaissance par les pairs et d'appartenance à un groupe scientifique autovalidé qui sont en cause: qu'on songe simplement au rapport du texte et des notes dans un article d'historien.

Au-delà de la lecture, l'utilisation du texte risque à court terme d'être modifiée. La citation est un procédé argumentatif fort en sciences sociales et il ne viendrait à l'idée de presque personne de citer un extrait sans l'authentifier, c'est là-même une des prémisses de la formation universitaire. La possibilité offerte, par l'Internet, de piocher dans les textes et les extraits (voire le nombre de sites actuels qui proposent des «extraits» d'articles en ligne), développe chez un certain nombre d'étudiants d'une part une culture de l'extrait, du recueil, de la juxtaposition et dans le meilleur des cas de l'intégration d'éléments textuels différents, d'autre part une culture de la citation non référencée, voire non authentifiée. L'identité de la revue y perd en transparence, celle de l'article souvent aussi.

La multiplication des sites personnels, liés à l'institution ou strictement personnels, autorise de plus en plus le doublon lové dans des contextes différents. Pour éviter de citer quelques auteurs, notamment anglo-saxons, on pourra s'offrir quelques promenades virtuelles en croisant une recherche par indexation et une recherche pleine page, qui permettront le pistage de quelques «abstracts» parfois fort différents du même texte ou conduiront à la découverte du même texte, dans des mises en page différentes, dans la livraison électronique d'une revue (payante ou non), le ou les sites personnels de l'auteur de l'article (avec ou sans citation de la revue), dans des sites miroirs ou des sites de «recueils» (avec ou sans références autres que celles de l'auteur). Le jeu des

antériorités, de l'intériorité et de l'extériorité, y est quelquefois difficile à démêler et l'identité de la revue souvent diaphane.

Sans s'appesantir sur la bibliothèque de l'abonné et sa gestion du papier (choix et coût d'impression, classement, etc.), la publication électronique ouvre quelques voies sociales et économiques nouvelles à l'article volant. Le temps du papier avait ses tirés à part, distribués à l'aune de l'étai d'une position scientifique et sociale; le temps du numérique en autorise la multiplication à la démesure et lui donne une vie commerciale. Le marché de l'abonnement à la carte est ouvert et peut-être demain oubliés les longs comités de rédaction destinés à établir le sommaire définitif de la prochaine parution au profit de l'indexation dans une base de données préétablie. Oubliées aussi les tables décennales au profit d'une indexation en continu. A la clé, c'est l'organisation technique et financière, la gestion d'un certain nombre de revues de sciences sociales qui doivent être révisées à la professionnalisation et, pour les comités de rédaction qui fabriquent, dans tous les sens du terme, la revue, le moment est peut-être venu d'une temporalité plus strictement maîtrisée et de la délégation commerciale des tâches de fabrication et de gestion.

D'autres enjeux d'échelle se font jour. De nombreuses revues de sciences sociales ont fondé leur légitimité et leur identité sur un lectorat aux frontières balisées voire bornées. Leur thématique, leur problématique, leur contenu, leur diffusion intellectuelle et commerciale, le réseau, activé à divers degrés de leurs auteurs et de leurs lecteurs, s'appuie sur ces choix, scientifiques et disciplinaires, régionaux, nationaux, linguistiques, etc. dans un espace intellectuel qu'elles connaissent, même si elles ne s'interdisent pas ou si elles recherchent la pèche au large. Un résumé en anglais ou en deux langues, un choix de mots clés en deux ou trois langues, etc. témoignent encore bien souvent du degré d'internationalisation hors des sections spécialisées des bibliothèques universitaires, la liste des abonnés est éclairante, aux dimensions des catalogues des entreprises internationales de gestion d'abonnements ou des présentoirs des libraires étrangers. La visibilité sur le réseau mondial est à la fois plus large et plus restreinte, selon les moteurs de recherche utilisés ou les diffuseurs sollicités, mais elle oblige à se poser en d'autres termes encore largement indécidables les prises de position et les appâts linguistiques: le *pidgin* intellectuel n'est peut-être pas la panacée.